

Le Poème du Rhône

de Frédéric Mistral

Édition bilingue

Traduit du provençal et préfacé par Claude Guerre

ACTES SUD

à Jean-Marie Lamblard

PRÉFACE

LE POÈME DU PEUPLE RHODANIEN

Quand en 1897 Mistral publie *Le Poème du Rhône* à Paris, dans les deux langues, le provençal à main gauche, le français à main droite, l'Europe est au couchant du siècle et pas encore en guerre. Cinq ans plus tôt, à Camden en Amérique, Walt Whitman s'est éteint au pied de l'usine La Voix de son Maître, la marque au petit fox-terrier. Whitman laisse à l'Amérique son vaste poème national, *Leaves of Grass*, "Feuilles d'herbe", dont les premières éditions datent du succès de *Mireille* quarante ans auparavant.

Mistral ne converse plus avec Stéphane Mallarmé, qui s'ennuyait à Tournon en Ardèche et à qui il avait, en 1865, retourné le conseil de contempler le Rhône pour soigner son spleen. En cette même année 1897, Mallarmé publie son poème fleuve graphique *Un coup de dé jamais n'abolira le hasard*, juste avant de disparaître, à cinquante-six ans. Mistral tient ses soixante-sept ans. Il est dans la force de son œuvre. Victor Hugo est mort. *La Légende des siècles* et les Napoléon s'éloignent. Yeats vient d'inviter Synge à découvrir les îles d'Aran et son peuple de pêcheurs. Ibsen confirme sa renommée européenne avec *Un ennemi du peuple*. Tchekhov publie *Les Moujiks*, nouvelle qui peint la misère écrasante du peuple russe... Mistral vit dans un temps de transition, lui à qui Lamartine chanta louanges, il est le contemporain d'Apollinaire.

Les peuples occupent les écrivains et les poètes. Se multiplient les études ethnologiques, dites alors folkloriques. En ce temps où les ingénieurs construisent à Arles, sur le petit Rhône, un des premiers ponts suspendus, le peuple possède partout encore

le savoir ancestral de la terre et des techniques. Transformer la nature est une geste encore innocente des graves atteintes écologiques à venir. La chimie n'a pas envahi les bords de fleuve. Le Rhône se promène dans ses bras de graviers, dans ses *lônes* calmes, dans ses rapides. Il mène sa vie en compagnie des hommes qui le parcourent, pêchent et vivent de lui, moulinent, commercent, voyagent de conserve avec lui. Cette énorme activité permanente dans ce territoire de terre et d'eau fait le programme du *Poème du Rhône*. Et pour observer ce peuple du fleuve, rien de mieux qu'une décize et une remonte.

Le Poème du Rhône est un long poème épique. Il nous conduit de Lyon jusqu'en Provence, en compagnie d'une flottille de sept barques attachées ensemble, qui charrient le charbon de Givors, la métallurgie du Nord, des biens de toutes sortes (des passagers également, et parmi eux un fantasque jeune homme et une jeune fille inouïe), ainsi que, pour la remonte, pas moins de quatre-vingts chevaux et leur nourriture. Rendue en Provence, cette troupe chargeait du sel, du blé, des étoffes du vin. Le retour n'était pas moins difficile, avec les aléas de la sécheresse ou des crues. L'aller-retour pouvait prendre trois ou quatre mois. *Le Poème* est un témoignage sur les métiers, une fresque ethnographique où Mistral relève les légendes et les pratiques religieuses et festives sur le bord de la route liquide, une déclaration esthétique, une rêverie politique.

Des personnages par dizaines, une population rivée à son fleuve – qu'ils appellent le plus souvent *la rivière* – et à son industrie de bois et de corde. Le paysage naturel et humain du bassin versant du Rhône, quinze pour cent du territoire français, nous le parcourons avec la méthode vieille comme le monde du voyage fluvial. Tant d'eau, tant d'eau sans cesse! Tant de travail! Tant d'amour, tant de colère! Et l'apocalypse naturelle des saisons et des inondations, des sécheresses éprouvantes. Le Rhône est le *roudan* du monde, écrit Mistral, et il traduit en français "l'ornière" du monde. Il pense à la trace des chars dans la roche des très anciennes routes romaines, les bateaux, eux, ne laissent d'autre trace dans l'eau que le souvenir et son poème. Entend-on

dans les vers résonner la multitude des voix qui se parlent sur le miroir du fleuve, crient des ordres et des moqueries au pays de la galéjade? On y voit la foule des hommes et des femmes au travail, et les enfants apprennent tôt. On y donne à entendre le mot terrible, cette “armée” d’hommes et de chevaux mêlés dans le halage des bateaux, avançant pas à pas sur les “ségonnaux”, les rives herbeuses sauvages du grand fleuve.

La campagne et la ville sont habitées par les animaux, les chevaux d’abord. Ce peuple du *Poème*, c’est maître Apian qui nous le présente parce qu’il en dirige le travail et les âmes. Je dis en notes le travail de Mistral pour renseigner son rêve d’un Rhône populaire. Apian, notre guide, est le prince du métier, de la météorologie, des rencontres, des histoires. Et des prières à saint Nicolas, le patron de la marine rhodanienne, dans la présence secrète indestructible des anciens modèles païens et la vivacité de l’anarchisme individualiste qui séjourne indéfectiblement dans le cœur des hommes au travail des mains. Maître Apian raconte tout en tenant la gouverne, attitude noble qui ajoute à son récit sa haute considération pour le travail. Le peuple chanté par Mistral est le peuple du travail bien fait. Apian a choisi ses hommes et ses hommes l’ont choisi. S’il perd un combat un jour, ce sera contre un autre navire au commandement supérieurement armé.

Le poète, lui, se charge du *portulan*, il fait le guide au passage des paysages, conte les héros historiques, connaît les monuments, sait placer les récits édifiants. Ainsi de temps à autre, Dieu sans cesse invoqué, et souvent dans les jurons, agit par son représentant local, le saint Nicolas qui n’hésite pas à foudroyer le bateau d’un fripon dans les tourbillons voraces. Et les dieux païens présents partout sous la surface, sur terre, et dans le langage, même, où ils ont inscrit à demeure leurs noms, leur puissance, leur magie, manifestent leurs pouvoirs. Ces dieux de la nature, pour qui les animaux ne sont pas les inférieurs des humains, voyagent avec facilité et connivence au travers du christianisme populaire, et arrivent jusqu’à nous avec une fraîcheur qui pose question. L’écrivain invente deux demi-dieux titans qui parlent la

langue des mythes, Guilhem et l'Anglore. Ces deux-là vont aller à la découverte de l'amour, et, au nom du poète, à la conquête du Graal impossible : contredire l'histoire de la disparition du peuple du fleuve.

Mistral a choisi la fontaine de Tourne, en Ardèche, comme révélateur. Au-dessus de ce gour profond, les soldats des légions romaines adeptes de la religion de Mythra ont laissé un témoignage en forme de bas-relief. L'Anglore harangue le peuple des mariniers. Elle décrit comme un présage le scénario que la communauté animale, humaine, astrale hier sculptée dans la pierre de la fontaine livre à la sagacité du jour. Un jeune homme tue un taureau avec son épée tandis qu'un scorpion mord le monstre aux génitoires et qu'un chien lui saute à la gorge, pendant qu'un serpent court aux pieds du couple homme bête ensanglantés, sous le regard de la lune et du soleil ensemble. Ici le monde se mire dans les plus sombres pressentiments.

L'Anglore lit dans la fresque de Tourne la fin du monde de la batellerie : le jeune homme qui tue le bœuf porte le bonnet phrygien. La jeune fille qui fait d'ordinaire le métier d'orpailleuse, nue sur une plage au confluent de l'Ardèche et du Rhône, cette jeune beauté pour qui tous les marins marcheraient sur l'eau à la rejoindre, porte le nom provençal du petit lézard gris du Midi, l'anglore. Elle est amoureuse du Drac mi-homme mi-dieu des eaux du Rhône, qu'elle fréquente au fond du fleuve dans sa caverne d'eau. Mistral, né dans le catholicisme paysan, s'appuie sur la religion qui en secret, dans l'Empire romain, concurrençait la religion chrétienne en plein travail d'établissement. Voici venir la troupe du matador et de ses péons, à qui Mistral donne ici d'étranges racines antiques, le noble et ses serviteurs, la fusion des classes sociales dans les jeux de foule, dans le miroitement de l'ombre et de la lumière, le triomphe du sacrifice contre la raison, une religion païenne qui ne refuse pas la fréquentation rituelle de la mort. Dans cette fin du XIX^e siècle, le peuple commençait à venir aux arènes, nobles et hommes de rien, pauvres et riches, anonymes et célèbres, artistes et simples des métiers de la main, vivre la fête de la catharsis.

Pour Frédéric Mistral, le peuple se compose de la société tout entière. Le peuple *est* la nation. Il chante dans les années 1890 la réalité des années 1820. Décrivant dans *Le Poème du Rhône* la défaite de civilisation s’avançant comme un destin prévisible, ne prétend-il pas que seule la poésie, dans un acte magique, peut retourner l’histoire sur le dos et lui faire un enfant d’une autre trempe ? Et voilà que l’histoire de la nation provençale, présente à volonté dans le poème comme potentiel et échec ensemble, respire dans la vieille légende des Bosen et invagine l’avenir dans le passé. Le poème aura-t-il la force de renverser le destin ? C’est là le vœu de tous les poètes. Les Catalans l’ont fait. Quand les écrivains jaune-et-rouge de Provence croisaient leur littérature avec celle des rouge-et-jaune de Barcelone, on disait au nom de l’amitié des deux peuples : “*Se tèn la languo tèn la clau*”, “Si tu tiens la langue, tu tiens la clef.” Qui agit la poésie sème la résistance et le changement.

Le poète, tout à son espérance d’une nation provençale, était hanté par le destin funeste de son peuple. “*D’un vièi pople fièr e libre / Sian bessai la fnicioun*”, “D’un vieux peuple fier et libre, nous sommes peut-être la fin”, dit *La Coupo santo*, écrite par Mistral et souvent chantée comme hymne provençal. Il avait donné sa vie au travail des fiches, en relation avec ses correspondants dans toute la carte d’Oc, pour bâtir le dictionnaire de la langue provençale, et peut-être son tombeau magnifique qu’il avait intitulé *Lou Tresor*. Pendant ce temps-là, la langue filait. Mistral écoutait s’éteindre la voix de son peuple. Le Félibrige, qu’il avait fondé avec six autres écrivains provençaux, s’était donné pour mission de “maintenir” la littérature et la langue. *La Coupo santo*, à l’origine, était un symbole d’amitié catalano-provençale. Mais les deux peuples n’ont pas connu même destin. La bourgeoisie barcelonaise ne lorgnait pas sur la capitale espagnole, elle était intrinsèquement catalane. Les Catalans accédèrent à la reconnaissance de leur langue, à l’autonomie politique, ils prétendent aujourd’hui à l’indépendance. Marseille, inversement, ne se para jamais que de la beauté d’être la capitale d’elle-même, de la mer et de l’Empire français. Si l’on en doute, on lira le *Marsiho* d’André Suarès. Inutile d’aller chercher la croisade des Albigeois, comme

le fait cependant Mistral dans le *Poème*, pour exalter l'homme provençal. Comme Suarès à Marseille, Jean Giono écrivait en français à Manosque. Il détestait Mistral, qu'il appelait "le bar-bichu à grand chapeau". L'auteur de *Regain* et de *L'Iris de Suze* a inscrit la Provence dans le Pactole de l'humanité. Il avait fait la guerre des tranchées avec les paysans de 14. En 1938, il rédigea une lettre publique incitant les paysans à refuser la guerre où toujours les paysans sont envoyés mourir par millions, à refuser la guerre industrielle où les paysans disparaissent par millions, à refuser la fin des paysans.

Le peuple rhodanien de Mistral salue encore un instant dans mes pensées le peuple des *Feuilles d'herbe* de Whitman. Le poème *Leaves of Grass* fut écrit et publié en augmentation entre 1855 et 1892. Son Amérique avait surmonté l'épreuve par le feu de la guerre de Sécession. Les foules qui marchent sur la route, les métiers sur les échafaudages, les locomotives, les ports sonores aux grands bateaux, le progrès industriel, un esclave noir qui court et se cache chez le poète, la multitude au travail et le livre sur la table, le corps aimant, le bruit et la musique de la foule, la femme et ses plis qui contiennent l'homme et le monde tout entier dans sa révolution permanente... le chant de la vie qui tremble ce livre fit des *Feuilles d'herbe* le poème du peuple américain. Le fils spirituel de Whitman, Allen Ginsberg, écrira une *America* d'une autre musique et d'un autre bruit au temps du plutonium et de la guerre us à travers la planète. Alors Ginsberg demandera à Whitman, qu'il appelle continûment "my father", si c'est bien là encore l'Amérique qu'il chantait dans le dépouillement frugal qui était celui du poète marcheur Walt Whitman.

Au sommet de son art en 1897, Mistral ouvre le chantier d'un poème documentaire ayant pour sujet un fleuve frontière, un fleuve passage, un fleuve aliment, un fleuve d'histoire, un fleuve de travailleurs. Il couronne là son œuvre par un poème collectif, dont le héros est la multitude, dont la question est l'avenir. Mistral, comme tous les poètes, est habité par une mission. Le dire qui se déverse dans l'écriture poétique ne peut se cantonner à la fonction de miroir. Et ce poème, comme les autres, il l'écrit

dans la langue provençale, la langue naturelle de ses héros et de son espérance. Mistral court l'impossible course, personne ne l'ignore. Il cherche la gloire littéraire en France dans une autre langue que la langue française officielle. La gloire, il l'obtiendra en 1904 avec le prix Nobel de littérature, décerné exceptionnellement à un écrivain d'une langue minoritaire. Il publia *Le Poème du Rhône* en provençal et en français, et il n'a pas peu fait en posant le français dans la belle page du livre – à main droite, je l'ai dit en commençant.

Le livre que tu tiens dans la main, cher lecteur, propose ma traduction du *Poème du Rhône* en français sur la page recto et *Lou Pouèmo dóu Rose* de Frédéric Mistral en provençal sur la page verso. Voici une étrange similitude avec l'édition de Mistral lui-même, mais il en est toujours ainsi dans l'édition de la poésie en traduction. Je désire et prétends, moi, donner aux lecteurs français un poème à la beauté égale au poème provençal initial. Je l'ai traduit à l'identique comme s'il flottait entre les deux langues sœurs. *Le Poème du Rhône* nous enseigne un temps et un espace perdu. Aujourd'hui, où se réfléchissent dans tous les domaines de la connaissance et de la pensée ce qui a été perdu et ce qui a été gagné dans la révolution industrielle, ce texte imbibé des traditions, des usages populaires, des mythes et transcendance de ce petit pays d'un sixième de France, ce catalogue des géographies, cet almanach des contes que l'auteur coud de sa tristesse impuissante avouée, ce livre cherche sa place dans la littérature et désire sortir du méchant registre des régionalismes où il est malheureusement contraint depuis cent ans. Qu'un grand éditeur français publie cette traduction en français du *Poème du Rhône* est un choix courageux. Qu'il publie en regard le poème de Mistral en provençal est aussi une grande chance pour ceux qui aiment la langue et la littérature provençales.

Un être hors du commun m'a confié cette tâche il y a quinze ans : seul un poète pourrait traduire ce livre, m'a-t-il dit en me confiant le chef-d'œuvre de Frédéric Mistral dans le petit volume *in-octavo* de la Librairie Alphonse-Lemerre. Cet homme est mon dédicataire. Il est né dans les parages du Rhône, au bord de l'empire liquide qui sépare et soude ensemble Provence et

Languedoc, parmi les paysans et les bergers. Il fut vite versé aux métiers essentiels et dut à un instituteur de l'École Freinet la rage de connaître et apprendre qui façonna sa vie. Sachant le provençal de sa mère, qui parlait patois, croyait-elle, à ses chats, il récite aujourd'hui encore le poème *Mireille* du même Frédéric Mistral dans la langue noble des troubadours. À quoi servent les poètes : à ériger la noblesse de leur peuple. Qu'il me pardonne ce portrait nécessaire. Il découvrit dans ses études d'autodidacte l'ethnologie et les ethnologues, les chercheurs zoologistes du musée d'Histoire naturelle, se fit un mentor de Théodore Monod et finit par défendre une thèse en ethnozoologie à l'université de Paris, lui le petit paysan avec en poche son certificat d'études primaires.

Je fais le portrait d'un homme de culture à l'immense savoir des mains et des mots ensemble. Il composa plusieurs romans tissés de sa connaissance intime des bergers de la Crau et des contes et mythes de la tradition orale, un autre encore nourri de connaissances archéologiques acquises dans la boue des chantiers, livre qui ose défier le mystère de l'invention de l'écriture. Le beau sujet des classes populaires détentrices des savoirs manuels! Enfin, cet homme dont le désir de savoir ne se dessoiffe pas avait en même temps – une vie de jours, une vie de nuits – œuvré dans le théâtre, créé le Festival populaire de Martigues, et il acheva sa carrière comme inspecteur général du ministère de la Culture. Parcours d'un homme entier, intègre et exigeant. Je crois que j'ai connu en lui l'atelier du peuple renouvelant sa facture de dominé perpétuel tempétueux. Je pense de cet être pur qu'il est la preuve faite homme de ce peuple noble que réclamait le philosophe Nietzsche.

Autour de lui on parlait provençal dans les villages, au travail des champs, sur les bancs des lices devant les jeux de boules sous les platanes et les micocouliers, au marché derrière les banastes d'asperges et de cerises... Mais du provençal, il ne s'en disait plus un mot à la maison. Les raisons de cette disparition ne nous sont pas inconnues, l'histoire de la République les a élucidées. Alors s'aménageait le fleuve sauvage en usine à électricité, et le Rhône descendit bientôt les marches de son esclavage de béton. On fut content de lui, on le mit à passer à toute force dans les

réacteurs des centrales nucléaires qui chauffent son eau comme de vulgaires chaudières à faire de l'électricité. Il fait aujourd'hui le métier de refroidisseur. Pendant ce temps, on n'a rien trouvé de mieux que de balancer dedans les restes des transformateurs électriques français en renouvellement, le trop fameux pyralène des polychlorobiphényles, PCB inaltérable cancérigène que bouffent brèmes et brochets. Le Rhône est notre grand clochard, il fait vaillamment le métier de poubelle industrielle. Aujourd'hui, les descendants du petit peuple de pêcheurs-chasseurs-cueilleurs pêchent *no-kill*. Il est interdit de manger le poisson. Dans son livre magnifique, *Usurpations contre nature**, Ruth Stégassy fait parler un militant des réseaux Loire vivante, qui raconte que le Rhin fut aménagé par les mêmes bandits que nous avons vus chez nous et qu'il mesurait à la fin 80 kilomètres de moins. J'ai trouvé ça drôlement terrible.

Là-dedans, *Le Poème du Rhône* occupe une place que j'aime. Il devine la disparition du fleuve sacré en esclave dégueulasse. Disparition dont il nous était réservé sans doute de connaître la fin – mais est-ce vraiment la fin, ce que nous vivons aujourd'hui ? C'est notre espérance et une des raisons de ce travail de traduction et d'édition. Lire *Le Poème du Rhône* nous est nécessaire. Nous apercevrons peut-être dans les cent quatorze laisses de Frédéric Mistral les racines du mal qui aujourd'hui nous étouffe. Il dit le sacrifice d'un peuple à sa tâche au profit du monstre enfanté par la technique. Et Mistral ne sacrifie pas trop aux généralités romantiques. Le petit peuple du Rhône veut voir Napoléon passer en prisonnier, on le maudit par la fenêtre et on montre cou-teau, mais quand il est là, devant toi, on demande pardon. Un philosophe dit que la morale des esclaves est de placer leur faiblesse au-dessus de la force de leurs maîtres, au-dessus de ceux qui offrent leur vitalité, au-dessus de la vie même. Et ce même penseur demande : Un peuple ? Mais quel est-il ?

* Ruth Stégassy, *Usurpations contre nature. Terre à terre*, Actes Sud / France Culture, 2012.

Aujourd'hui, on ne parle plus le provençal dans les vignes mais dans les universités où l'on enseigne, heureusement, la belle langue populaire des campagnes vidées de leurs âmes. Le Museon Arlaten, fondé par Mistral avec l'argent de son prix Nobel, fermé pour rénovation depuis une paye, va rouvrir bientôt à Arles. Ses visiteurs découvriront cette histoire que je tente de ramasser avec ma cuillère qui s'encolère. Dans les vignes chantent cahin-caha les machines à vendanger. De là-haut, le conducteur, s'il peut lever un brin les yeux, voit sûrement le Rhône qui roule invariablement son acier luisant à l'horizon. S'il a le loisir de penser, le conducteur songe peut-être : comment fait-il, le Drac, au fond de l'eau avec la lavandière de Beaucaire qu'il a enlevée pour qu'elle nourrisse son enfant avec son lait, comment fait-elle, la famille Drac, au fond de l'eau à vivre dans le pyralène qui lui brûle la vie ?

C'était un Rhône effrayant, débordant, gelé, fumant, clair ou boueux. C'était le Rhône de ma mère. Il entrait tous les hivers aux rez-de-chaussée et les habitants du bas montaient vivre à l'étage chez le voisinage. Puis les eaux se retiraient et rendaient les meubles vêtus de boue en laissant ses offrandes dans la cour, les rues et les prairies : arbres entiers, bouteilles et tables et chaises, autos, que n'a-t-on vu ? Ce Rhône est le Rhône des humains dont Frédéric Mistral fit la grande ode épique que voici.

Mistral mêle une relation de l'état du fleuve et de ses habitants en 1830 à la fiction de la disparition de ce monde dans un basculement dont on discute aujourd'hui l'importance dans notre destin contemporain. À coup sûr, la fin du monde de Mistral évoque la rupture anthropologique qui change en ce moment la face de la planète. Et dans cette disparition, celle de la langue n'est pas la moindre. Est-ce ce choc terrible de civilisation qui autorise Mistral à ne donner en français qu'une plate copie ? N'a-t-il pas souhaité très consciemment qu'on ne vienne à son poème que par la langue provençale ? Je me suis chargé d'aller contre cette censure un peu trop fière.

On sait que la poésie est réputée intraduisible. Cependant, les poètes ne cessent de faire entendre leurs poèmes dans toutes

les langues. Ils traduisent sur leurs genoux dans les cafés des voyages, les poètes membres d'office de l'Internationale de la poésie. Pour ma part, j'ai pris mon temps. J'ai construit ma table et mon banc. J'ai pris le parti d'un travail artisanal donnant à entendre le vers de onze pieds de Mistral dans la langue française (et la poésie française est presque innocente de ce vers). Une versification qui penche, qui laisse entendre l'impair du monde, qui se retire de l'alexandrin, qui chante rauque et tendre, dur et caressant comme est le poème en provençal. Mistral voulait faire entendre dans son hendécasyllabe – c'est ainsi qu'il se nomme, le onze-pieds, onze syllabes venues d'Italie et de Dante – la langue de l'eau contre les rives, les clapotis et les tourbillons, le temps marqué par cette horloge parfaite de l'eau qui roule, qui roule, de jour, de nuit, depuis la nuit des temps. Cette contrainte joyeuse en achève une autre : tout le poème de Mistral y est, au détail près, avec ses goûts de cochon, avec sa retenue sensuelle forcément très présente, avec ses allers-retours imagiers permanents dont le siècle dix-neuf est familier, et qui fait penser parfois que la poésie élabore dans cette époque les outils primitifs du langage cinématographique à venir. Et, sur la foi de cet attachement au poème source, je veux bâtir un poème dans la langue française, un nouveau poème ancien déjà de notre littérature.

Des vers qui penchent et qui boitent un peu. Le lecteur l'oubliera, mais son âme entendra, et tremblera le trouble en lui. À chaque tour de vers, l'impossible symétrie se faufile. Il n'en faut guère plus pour déchanter un poème. Au contraire de la chevauchée de l'Alexandre impérial, le onze-pieds marche petit sur les chemins et n'en fait qu'à sa tête dans les auberges comme un étrange pèlerin. Il porte l'habit d'un de ces simples dont parle le poète de Collioure, quand il y a du vin, il boit du vin, quand il n'y a pas de vin, il boit de l'eau fraîche. Il n'habite pas les châteaux. Il ne respire pas l'ordre. Il serpente quand les autres paradent. Il disparaît lorsqu'on butine les filles avec trop de poigne. C'est assez sérieusement un garçon d'ailleurs.

Le mot est lâché. *Lornière du monde*, vous dit-on, où roulent des hommes fiers et boiteux, disputant et loyaux qui composent

le peuple idéal, celui qu'enfin on aimera, une encoignure où se foment la modestie bancaire en petite certitude, pas si beau pas si moche, pécheur, valeureux, indigent, pitre siffleur... Le onze-pieds court les rues. Ça lui fait une belle jambe, toujours plutôt un mollet de cycliste qu'un bas de soie. Il ne fait pas de manières. Il se tait dans les assemblées et chante seul.

Une voix rauque dans un air amer. Voilà l'habit qui m'est venu pour habiller nos personnages de la *vido vidanto*. Ce peuple du fleuve pour lequel *Le Poème du Rhône* fut écrit, ce peuple disparu je l'ai fait mien, il me questionne dans mon temps présent de la politique tel que tout homme digne l'entend. L'aventure ensemble conçue et vécue dans la *common decency* de Georges Orwell, c'est la *bonhomie* populaire de Mistral qui tente dans ce "sillon du monde" un blues mélancolique.

C'est pourquoi l'écrivain provençal, avec sa statue sur la place des Hommes à Arles, fut durant toutes ces années mon frère : il écrit dans une langue qui ne connaît pas le *e* muet. Ses finales sonores, il les dit, il les écrit pour qu'elles soient dites. Je les entends. Je croyais être l'inventeur du onze-pieds unisexe. Et Frédéric Mistral était passé devant. Grâce lui soit ici rendue.

CLAUDE GUERRE